

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: - (1989)
Heft: 4

Artikel: Remerciement
Autor: Jaccottet, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870685>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REMERCIEMENT *

Mesdames, Messieurs,

Me voilà, ce n'est pas de l'art oratoire, embarrassé. Jusqu'ici, à la seule exception d'une occasion analogue, à Cologne, où je ne sais plus du tout comment je m'en suis tiré, j'ai fui systématiquement toute circonstance où je risquais d'être questionné sur la traduction en général, ou mon travail de traducteur. Pour m'éviter un aveu presque imprononçable. Aujourd'hui, comme autrefois à Cologne, je suis coincé: n'étant pas encore devenu assez ours pour me dispenser de remercier ceux qui m'honorent comme on le fait aujourd'hui.

Cet aveu, dont je crains, de surcroît, qu'il ne paraisse, paradoxalement, plus orgueilleux que modeste, c'est que je suis dans une ignorance presque totale des théories de la traduction (comme de celles, qui pis est, de la littérature); plus grave encore, que je n'ai jamais réfléchi sérieusement aux problèmes qu'elle pose; que j'ai donc toujours pratiqué cet art de façon à peu près uniquement instinctive, pour ne pas dire à la légère. (Je m'avise que j'ai fait de même en écrivant.) Il y a là, bien sûr, une variante nouvelle de la fable du Renard et des raisins. Ces théories que je dédaigne, ces réflexions que je m'épargne, c'est faute d'avoir la volonté et la capacité, les unes, de les comprendre, les autres, de les mener. Mais, si j'approfondissais un peu (ce que justement j'évite!), qui sait si je n'aboutirais pas à la découverte, *horribile dictu*, que je n'aime pas tant que ça la littérature, du moins en tant qu'elle devient problème, machine fonctionnante et matière à commen-

* Allocution prononcée par M. P. Jaccottet, le 29 octobre 1988.

taires (lesquels prolifèrent aujourd'hui sur elle à faire peur, comme les vers sur un cadavre). Mais je me garderai de poursuivre dans cette voie, pour ne pas me déconsidérer tout à fait.

Après cet aveu, l'on comprendra que la découverte fortuite, dans un recueil en hommage à Roger Caillois, d'une ébauche manuscrite de cet auteur où se trouvait énoncée de la façon la plus nette la règle même à laquelle je m'étais plié d'instinct sans me la formuler jamais, pour la traduction de la poésie, combien cette découverte devait à la fois me rassurer et m'arranger, en me dispensant de tout effort supplémentaire dans ce sens. Et cela d'autant mieux que je trouvais cette règle énoncée par un auteur, lui, aussi savant que réfléchi, et le moins suspect qui fût de céder jamais aux séductions du vague, à l'exaltation du sentimental ou de l'irrationnel (un esprit, au contraire, plutôt excessivement raisonnable parfois).

La circonstance avait été celle-ci : en 1964, Roger Caillois avait traduit *El Hacedor, l'Auteur*, de Borges, qui comporte de nombreux et très beaux poèmes. Quelques années plus tard, un autre traducteur et ami de Borges, Nestor Ibarra, publiait l'*Œuvre poétique*, alors intégrale, de celui-ci, « mise en vers français » ; livre précédé de l'imprimatur sans réserves de l'auteur et d'une préface d'un traducteur visiblement aussi sûr de ses principes que de ses dons et de sa réussite. C'est à cette publication sans doute que répond le brouillon de Caillois, dont je ne sais, au demeurant, s'il a jamais pris forme imprimée ailleurs. Le voici :

Il est une hiérarchie dans les trahisons qu'un traducteur peut commettre. Une seule est inexpiable : celle du ton. Je connais des traductions de J. L. Borges (puisque, de lui, j'ai déjà parlé) où ses poèmes pudiques, denses, cérébraux s'il en fût, deviennent sentimentaux et larmoyants, comme écrits par quelque Marceline Desbordes-Valmore en état de mélancolie volubile, à cause des bouche-trous et des accommodements divers auxquels le traducteur s'était contraint pour respecter les règles de la versification française, règles d'ailleurs relativement récentes et déjà largement battues en brèche. Le résultat fit sur moi l'effet de l'ilote ivre. C'est que tout s'efface et cesse de compter devant le *ton* propre au poète : c'est ce ton qui est irremplaçable, et non la rigidité d'une réglementation extérieure et anonyme. Négliger de rendre ce qui rend l'accent d'un poète immédiatement reconnaissable, est faute capitale. C'est ruiner ce qui seul permet de l'identifier et ce qui fait *sa* poésie et empêche qu'on la confonde avec celle de quelque autre. Le premier devoir du traducteur est de tenter d'en procurer l'équivalent

dans son autre langue. Certes, la fidélité métrique y concourt pour sa part, mais pour sa part seulement.

Il me reste à essayer d'expliquer pourquoi pareille solution, pareille échelle des valeurs, qui va presque de soi, a si rarement été adoptée par les traducteurs de vers. C'est sans doute qu'ils étaient subjugués par l'idée qu'ils avaient à traduire des vers plus qu'un poète irremplaçable. C'est aussi qu'ils avaient tendance par tradition à confondre poésie et versification. C'est peut-être surtout afin de n'être pas accusés de paresse, d'impéritie ou d'incapacité, de préférer la facilité à l'effort...

Cette critique, un peu dure sans doute pour Ibarra, mérite d'autant plus d'être rappelée qu'elle vaudrait, hélas ! pour la plupart des traductions récentes de la poésie russe qui font parler à de grands poètes contemporains une langue qui, dans le lyrisme français, n'a tout simplement plus cours. (Et les problèmes de la grande prose ne sont pas, pour l'essentiel, différents.)

S'il me faut absolument revenir à mon propre travail, je dirai seulement ceci : que j'ai traduit, par nécessité alimentaire, beaucoup trop de pages ; que, plus savant, plus réfléchi ou plus consciencieux, j'aurais probablement, en bien des cas, mieux fait ; mais que toujours, si impossible que ce soit dans l'absolu, je n'ai eu que ce souci de faire passer une voix que j'avais cru entendre et qui m'avait parlé au cœur, en lisant. Je ne sais si c'est cela que votre choix aujourd'hui semble ratifier ; quoi qu'il en soit, il est trop tard pour que je devienne plus sérieux.

Philippe JACCOTTET

Du im voraus
verlorne Geliebte, Nimmergekommene,
nicht weiss ich, welche Töne dir lieb sind.
Nicht mehr versuch ich, dich, wenn das Kommende wogt,
zu erkennen. Alle die grossen
Bilder in mir, im Fernen erfahrene Landschaft,
Städte und Türme und Brücken und un-
vermutete Wendung der Wege
und das Gewaltige jener von Göttern
einst durchwachsenen Länder:
steigt zur Bedeutung in mir
deiner, Entgehende, an.

Ach, die Gärten bist du,
ach, ich sah sie mit solcher
Hoffnung. Ein offenes Fenster
im Landhaus—, und du tratest beinahe
mir nachdenklich heran. Gassen fand ich,—
du warst sie gerade gegangen,
und die Spiegel manchmal der Läden der Händler
waren noch schwindlig von dir und gaben erschrocken
mein zu plötzlichem Bild. — Wer weiss, ob derselbe
Vogel nicht hinklang durch uns
gestern, einzeln, im Abend?

Rainer Maria Rilke
(*Letzte Gedichte und Fragmentarisches*)

O d'avance perdue
aimée, jamais venue,
quel chant tu aimes, je ne sais.
Te reconnaître dans la houle qui approche,
j'y renonce. Toutes les grandes
images en moi: paysage éprouvé au loin,
tours, villes, ponts, brusque
tournant d'un chemin,
et ce qu'il y a de puissance dans ces pays
jadis de dieux imprégnés:
tout monte en moi et tout,
évasive, te signifie.

Ces jardins que je regardais
avidement, ah, c'était
toi! Une fenêtre ouverte
à la ferme: et presque tu venais,
pensive, à ma rencontre. Ces ruelles
où j'entrais, tu venais d'y passer,
et les glaces parfois des devantures,
tremblant encor de toi, désignaient apeurées
ma trop soudaine image. Qui sait
si le même oiseau n'a pas traîné son cri à travers nous,
hier, séparés, dans le soir?

TRADUCTION PHILIPPE JACCOTTET
(R. M. Rilke, *Œuvres II*, Seuil, 1972, p. 428)